

Si quelque chose peut nous donner de l'espoir, c'est, sur tous les continents de la Terre, la généralisation de la résistance au système social, qui réalise avec des équipes de tyrannie ou de liberté, l'écrasement des faibles par les forts.

Une seule des formes sincères de cette résistance, la seule dont je m'étais proposée de parler EST CELLE QUI SE MANIFESTE PAR LE REFUS DE PORTER LES ARMES.

Georges CLEMENCEAU.

Administration : R. Frémont,  
72, rue des Prairies, Paris (20<sup>e</sup>)  
(Cachet postal : N. Faucier 1165-55)

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## LA CRISE DES PARTIS

### Le Congrès Socialiste

Le Congrès du Parti Socialiste (S.F.I.O.) est terminé. A dire vrai, c'est un congrès qui a fait couler beaucoup d'encre. Le monde politique a suivi, avec anxiété, les péripéties de cette assemblée fertile en incidents.

C'est que nous sommes loin du temps où les socialistes, divisés en plusieurs tronçons, se combattaient les uns les autres, ne comptant pour ainsi dire pas. C'était des « partageux » comme disaient alors les paysans de l'époque. Et les disciples de Karl Marx — qui n'était pas comme aujourd'hui le bagage encumbrant — avaient peu de crédit auprès des masses populaires.

Nous étions, au lendemain de la Commune, la répression s'abattait féroce sur tous ceux qui osaient parler d'émancipation ouvrière. Il fallait du courage, et beaucoup de ténacité, pour bravant les lourdes de l'autorité et la sourde hostilité des rutaux, parcourir le pays en préchant l'évangile nouveau. C'est pourquoi, oubliant les désaccords idéologiques, nous n'hésitions pas à rendre hommage à ces pionniers, qui étaient tout de même d'une autre trempe, que ceux qui périront, aujourd'hui, à la tribune de la Chambre des Députés.

...

Et où le parti a fait du chemin, il a marché à pas de géant, depuis le temps où les Vaillant, les Allemands, rescapés des fusillades de Gallifet — qui devait par la suite devenir ministre avec l'assentiment de Jaurès — furent figure de leaders.

Représenté à l'appel de Jaurès, son unité en 1905, le Parti Socialiste Unifié était, ayant la guerre, une force avec laquelle il fallait compter.

On connaît suffisamment, et point n'est besoin de le répéter, sa faillite lamentable, lorsqu'heures des responsabilités sonna pour lui en 1914.

Le Parti Socialiste, connu après le congrès de Tours, — date de l'avènement du Parti Communiste, — une crise dont on n'espérait pas qu'il se relevait de si tôt. Mais parti électoral avant tout, il sut manœuvrer de telle sorte qu'il compte aujourd'hui cent élus siégeant au Palais-Bourbon. Cent députés, c'est un chiffre qui compte dans une assemblée de six cents membres.

C'est pourquoi, le congrès qui vient de se tenir au Gymnase Jean-Jaurès, a pris une très importante, aux yeux de ceux qui attendent tout de l'action parlementaire.

...

Donc le Parti Socialiste fait figure de parti fort, terriblement fort, affirmé d'aucuns. Voire. S'il est vrai que, examiné sous l'angle du parlementarisme, le parti de Léon Blum s'affirme redoutable, il n'en reste pas moins que son influence sur les masses populaires, qu'il prétend conduire à l'assaut du capitalisme, n'est pas en rapport avec le nombre de voix obtenues aux dernières élections.

Ne nous leisons point. Le Parti Socialiste a suivi l'évolution logique de tous les groupes électoraux. Parallèlement à l'entrée toujours croissante de ses membres au Parlement, la foi révolutionnaire s'est émoussée. Et l'on peut dire, que bienôt, le Parti Socialiste n'aura plus de révolutionnaire que le nom.

Ce ne sont pas les déclarations enflammées de Zyromsky, tout juste bonnes à donner le change, qui redoreront son blason quelque peu terni.

Parti électoral, avant tout, c'est sur la question de la participation ministérielle, que les socialistes devaient se heurter avec le plus d'appréhension.

On connaît les faits. Daladier, pressenti par le chef de l'Etat pour former le ministère, à la suite du cabinet Briand, s'était tourné vers les socialistes. Le groupe parlementaire, dans sa majorité, avait donné une réponse favorable. Mais le conseil national convoqué d'urgence, et dont les décisions font force de loi, se refusa à suivre les élus.

La dualité de ces deux organismes : groupe parlementaire et conseil national, s'explique aisément si l'on tient compte des éléments qui les font agir.

Les députés sont en effet prisonniers de leurs électeurs, qui ne sont pas tous, tant s'en faut, des adeptes du collectivisme. La majeure partie des parlementaires ne durent leur élection qu'à l'appoint des voix radicales.

Et quelques promesses ne durent-ils pas faire aux commerçants, petits propriétaires, rentiers de tout acabit, à qui ils sont redéversables de leur confortable fauteuil.

Des réformes, le progrès social, dans le cadre de la légalité, tel était le thème des discussions électoralas.

Pour réaliser un tel programme, Daladier leur offrant de tenir avec lui les rênes du char de l'Etat, pouvaient-ils, sans démentir aux yeux de leurs mandants, refuser l'offre qui leur était faite.

Le Conseil national lui au contraire est l'émanation directe des militants de base, qui sont encore quelques-uns à vouloir faire respecter le socialisme traditionnel, cependant bien mal en point. Farouches gardiens de la stricte observance, c'est avec vigueur qu'ils se dressèrent pour renouer la tentative d'expérience gouvernementale.

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

## LA " JUSTICE " A LA MODE FASCISTE

### LE PROCÈS ODÉON

En définitive les antiparticipacionnistes l'emportent encore. Une fois de plus le quotidien nous avait vaincu le jauresisme. Ce qui ne veut pas dire toutefois que le parti va reprendre l'allure révolutionnaire. Non. Les discours incendiaires de certains n'y changeront rien. Le parti de plus en plus s'enfonce dans l'électoralisme, qui cause sa perte.

Le subtil Léon Blum l'a dit : l'exercice du pouvoir en régime capitaliste est une chose « dangereuse ». C'est plus une question d'opportunité, que de doctrine, qui divise les leaders. Blum ne s'y trompe pas. Il sait bien que l'exercice du pouvoir est une expérience dangereuse. Surtout à la veille d'une crise économique, qui s'annonce menaçante. Il est trop intelligents pour se laisser griser par ses propres discours. Il sait bien que la paix sociale ne dépend pas des partis qui se partagent le pouvoir.

Demain, quelque soit la formation du gouvernement : bloc des gauches, union nationale, bloc national ou autres, les conflits, entre les classes antagonistes éclateront, inévitablement, avec la même violence. Il n'est pas un marxiste pour démentir ce fait.

Les ministres, de quelque parti qu'ils se réclament, devront assurer l'ordre dans la rue ; protéger la propriété menacée. Et la « flaque de sang », qui rougit le pavé, marquerait à tout jamais d'infinie le parti qui se réclame de la classe ouvrière aurait permis à ses élus d'accomplir la sinistre besogne. C'est pourquoi certains montrent si peu d'empressement pour jouer le rôle des Zorgiebel français.

...

Malgré les appels à l'Unité, malgré les concessions mutuelles des deux tendances, la scission existe en fait au sein du parti. Les socialisationnistes, qui jusqu'au dernier congrès gagnaient du terrain, a tel point qu'ils semblaient devoir l'emporter à bref délai, viennent de recevoir un rude coup. Jusqu'en 1932, date des prochaines élections, la question semble être résolue. Aussi digérants-ils mal leur défaite. C'est le « poing tendu » que les adversaires se sont séparés. C'est là un fait nouveau dans les annales du parti, qui peut être gros de conséquences.

Le Parti Socialiste évitera difficilement, la crise qui rompra son unité. Cette crise n'est d'ailleurs pas son seulapanage. Elle menace tous les partis, toutes les vieilles formations politiques.

La guerre, ne l'oublions pas, est à l'origine de ce bouleversement dans les idées. C'est bien une démarcation entre deux époques. Les faillites idéologiques qu'elle a engendrées, le développement intensif du capitalisme ; l'accélération du rythme de la production ; la chute des empires, le remaniement de la carte du monde, sont autant de facteurs qui obligent les hommes et les partis à adopter, — chacun avec leur point de vue particulier — leur action aux conditions nouvelles d'existence.

...

Une des conséquences du congrès, qui vient de clore ses travaux, est peut-être le point de départ de la formation de ce parti, dont on parle sous le manège depuis quelques années : ce sont toutes les luttes à mort. Et ce ne sont pas les intrigues des politiciens, en mal de pouvoir, qui empêcheront le travail de terrasser quelque jour son ennemi, pour assurer à tous le bien-être et la liberté.

...

Le Parti Socialiste fait figure de parti fort, terriblement fort, affirmé d'aucuns. Voire. S'il est vrai que, examiné sous l'angle du parlementarisme, le parti de Léon Blum s'affirme redoutable, il n'en reste pas moins que son influence sur les masses populaires, qu'il prétend conduire à l'assaut du capitalisme, n'est pas en rapport avec le nombre de voix obtenues aux dernières élections.

Ne nous leisons point. Le Parti Socialiste a suivi l'évolution logique de tous les groupes électoraux. Parallèlement à l'entrée toujours croissante de ses membres au Parlement, la foi révolutionnaire s'est émoussée. Et l'on peut dire, que bienôt, le Parti Socialiste n'aura plus de révolutionnaire que le nom.

Ce ne sont pas les déclarations enflammées de Zyromsky, tout juste bonnes à donner le change, qui redoreront son blason quelque peu terni.

Parti électoral, avant tout, c'est sur la question de la participation ministérielle, que les socialistes devaient se heurter avec le plus d'appréhension.

On connaît les faits. Daladier, pressenti par le chef de l'Etat pour former le ministère, à la suite du cabinet Briand, s'était tourné vers les socialistes. Le groupe parlementaire, dans sa majorité, avait donné une réponse favorable. Mais le conseil national convoqué d'urgence, et dont les décisions font force de loi, se refusa à suivre les élus.

La dualité de ces deux organismes : groupe parlementaire et conseil national, s'explique aisément si l'on tient compte des éléments qui les font agir.

Les députés sont en effet prisonniers de leurs électeurs, qui ne sont pas tous, tant s'en faut, des adeptes du collectivisme. La majeure partie des parlementaires ne durent leur élection qu'à l'appoint des voix radicales.

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

## LE PROCÈS DE LIBERTAIRE

### Une lettre au juge d'instruction

Notre camarade Epsilon, qui a écrit le dernier article pour nous, signé sur Clemenceau

et l'heure de l'ordre du travail et du Capital

s'explique aisément si l'on tient compte des éléments qui les font agir.

Les députés sont en effet prisonniers de leurs électeurs, qui ne sont pas tous, tant s'en faut, des adeptes du collectivisme. La majeure partie des parlementaires ne durent leur élection qu'à l'appoint des voix radicales.

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec autant de passion et de violence.

C'est que l'enjeu était de poids. Tout l'avenir de la S.F.I.O. était suspendu aux décisions de ce congrès. Aussi les leaders donnèrent-ils à fond l'assemblée pris à certains moments l'allure d'un concile. S'en jeta-t-on à la face des encyclopédies, des bulles, en l'occurrence les décisions des congrès d'avant-guerre de Stuttgart, d'Amsterdam. Les archives avaient dû être retournées de fond en comble. On évita de faire de la peine à Jaurès, Kautsky, d'autres saints encore...

...

Le congrès extraordinaire était donc appelé à trancher le différend. Le débat promettait d'être chaud. Il le fut à souhait. Jamais peut-être, majorité et minorité, ne s'étaient heurtées avec

# “SCIENTIFIC MANAGEMENT”

## 2<sup>e</sup> Partie : OBJECTIONS<sup>(1)</sup>

### Le travail américain vu par un « ouvrier » français

Voici d'ailleurs, et nous citons d'après Dubreuil, les « directives » du contrat qui fut agréé par la Compagnie :

1<sup>e</sup> La direction doit accorder et garantir la pleine et cordiale reconnaissance des organisations des travailleurs comme véritable moyen de régler toutes questions relatives à la vie du travail. Légale les organisations seront acceptées et reconnues comme nécessaires non seulement au bien-être des travailleurs et à leur propre protection, mais comme nécessaires aussi à la Direction pour assurer un fonctionnement efficace et économique des chemins de fer.

2<sup>e</sup> La direction reconnaît à ces organisations et à leurs représentants le droit d'exercer des devoirs et des responsabilités aussi bien *constructives* que « protectives » dans le fonctionnement des chemins de fer.

3<sup>e</sup> La direction et les organisations, selon ces bases et cet esprit s'accordent à coopérer en vue de :

l'amélioration du service des transports, l'élimination du gaspillage, l'accroissement de la production, l'élevation de l'esprit du travail, la plus grande régularité du travail, et telles autres qu'elles pourront déterminer dans la suite dans leur intérêt commun.

4<sup>e</sup> La direction accepte de partager loyalement avec le personnel le résultat de leurs efforts communs et de négocier régulièrement toutes questions de cet ordre avec les organisations ouvrières.

5<sup>e</sup> Les deux parties s'accordent pour créer, développer et maintenir tous moyens d'action et systèmes administratifs qui sont nécessaires pour accomplir ces projets.

Et notre Dubreuil confédéral de triomphier :

« À la faveur de ces principes nouveaux, conquis de haute lutte par le long effort physique et spirituel des travailleurs, c'est l'atmosphère entière du travail qui va changer. Les cadres surannés d'une autorité désuète vont éclater sous la poussée d'une sève nouvelle. Le travail humain va s'élever plus haut encore au-dessus des formes inférieures de la vieille corvée. Il va commencer aussi à dispenser ses fruits selon la justice. Du haut en bas de sa hiérarchie naturelle, un sang plus chaud va circuler ! Quel délugé ! M. Dubreuil n'a sûrement pas rapporté d'Amérique une leçon de laconisme. L'excellence des sentiments exprimés dans le contrat, renforcée par la confiance en Beyer ne pouvait qu'inciter le patronat à tenir l'expérience quête à l'arrêté si elle ne donnait pas le résultat escompté. Elle a heureusement réussi. La méthode de Beyer a fait merveille, les travailleurs ont redoublé de zèle. Tout a marché comme sur des roulettes. Les dirigeants de la Compagnie se sont frottés les mains. Quant aux ouvriers, l'histoire ne dit pas ce qu'ils ont gagné matériellement au nouveau régime. Ce qu'il y a de certain c'est que les chefs ouvriers, eux, ont progressé dans la hiérarchie sociale, sans empêcher toutefois sur les positions occupées par le patronat. Ils ont vraiment brisé, pulvérisé la fameuse « cloison vitrée » que Dubreuil tient en exécration. Mais ils l'ont brisée pour eux-mêmes. Elle est toujours debout pour le simple ouvrier.

La « gare » est assurée par des comités mixtes qui ont à se prononcer sur les questions suivantes définies par Beyer :

analyse et standardisation du travail, amélioration de l'outil et de l'équipement, usage économique des fournitures et du matériel,

répartition rationnelle des équipes et du travail dans les ateliers, coordination et inventaire du travail pas dans les ateliers, amélioration de la qualité du travail, conditions matérielles du travail se référant au chauffage, à l'éclairage, à la ventilation et à la sécurité,

recherche de nouvelles affaires pour l'entreprise,

recherche de nouveaux travaux pour les ateliers, stabilisation des emplois.

On ne dit pas comment sont composés ces comités mixtes mais il faut y voir comme « un système de sélection régulière, opérée dans les *cadres* mêmes du mécanisme syndical », « les hommes les plus actifs et les plus capables des organisations sont projetés vers de nouvelles responsabilités à l'égard des affaires de leurs mandants, à la fois comme représentants syndicaux et comme fonctionnaires d'usines ».

Si nous comprenons bien, il se forme comme une pyramide du commandement ouvrier dont les échelons sont occupés hiérarchiquement par des éléments sélectionnés de la base au sommet. Tout en haut, un chef ou un « présumé » admis aux assemblées bi-parties, sortes de conseils d'administration où se fait l'exposé de la situation, où s'exprime de part et d'autre des suggestions ou les désiderias, où s'élabore en un mot la politique de l'entreprise. Or, si le commandement ouvrier empêtrait sur le commandement patronal, si la politique ouvrière heurtait de front la politique capitaliste, qu'adviendrait-il ? Evidemment une rupture. De telles expériences de coopérations supposent une entente préétablie entre les contractants dont les uns, les ouvriers, n'apportent que leur bras, tandis que les autres, les patrons, apportent la puissance, ne sont-ils pas possesseurs des instruments de travail ? La condition d'un contrat sincère et réel n'est donc pas réalisée : il n'y a pas égalité entre les parties. L'état de choses ne peut présenter quelque stabilité apparente que si les faibles s'effacent devant les forts. En vérité c'est bien ce qui a lieu, mais la façade arbore le pavillon de la collaboration loyale. Du moment que les états-majors ouvriers sont admis dans le temple du capitalisme, « qu'en leur procure cette satisfaction illusoire d'avoir l'air de balancer l'autorité patronale, ceux d'en bas n'ont qu'à entamer des cantiques d'actions de grâce, à se montrer sages, dociles, zélés, en un mot dignes de participer à la gestion des entreprises » ! Et voilà en quoi se résume le grand fait historique qui apporte une vérification expérimentale à bon nombre de nos assertions habituées sur les ressources latentes que l'organisation actuelle du travail laisse se gaspiller inutilement dans l'inactivité ! L'ancien camaraderie frappe obstinément à

la porte des dispensateurs. Que ne lui ouvre-t-on ?

Les longs développements et les interminables citations que nous avons dû faire pour éclairer le lecteur sur les formes nouvelles de la production capitaliste à base de standards et sur les conséquences que l'extension des méthodes dites scientifiques, d'exploitation valent à la classe ouvrière nous dispensent de tirer une conclusion. C'est au lecteur de conclure lui-même. Nous avons fait un grand effort d'objectivité pour représenter le sujet sur toutes ses faces : nous avons appelé à une documentation que le lecteur désireux d'approfondir pourra retrouver dans les ouvrages cités. Nous avons insisté sur la contribution de mauvais aloi de l'« ouvrier » Dubreuil.

Notre opinion bien arrêtée est que le travailleur américain, prévenu et instruit doit réagir contre l'exploitation capitaliste, quelle soit scientifique ou routinière, moderne ou traditionnelle. Le problème social reste posé en entier. C'est tout un problème de justice. Aucune solution partielle ou provisoire ne mérite d'être poursuivie comme but principal. Accessoirement, la réforme peut être admise, mais la revendication totale doit rester posée. Quelle est-elle ? La *suppression du patronat et du salariat*. Nous rappelons que cette formule fut inscrite au frontispice de la C.G.T., au temps où cette organisation s'inspirait d'un idéal. Si les hommes ont pu changer, les idées demeurent et elles agissent comme forces.

En tant qu'anarchistes nous honnisons de ne pas sacrifier l'idée aux faits brutaux furent-ils d'allure scientifique. La science qui n'est pas guidée par la conscience n'est pas une science. Une technique qui n'obéit pas à un principe humain n'est pas une technique. La grande synthèse humaine que le philosophe entrevoit comme l'expression suprême de l'harmonie sociale comportera une intégration du travail intellectuel et du travail manuel, du travail industriel et du travail agricole. Et c'est parce que l'organisation capitaliste s'oppose dans son principe et dans les faits à cette « création de l'ordre », que nous ne pouvons raisonnablement soucire aux pseudo-contrats dictés par le souci d'une paix sociale hypocrite et meurtrière ni nous accommoder d'un faux semblant de réformes par lesquels la classe possédante espère reculer à l'infini une liquidation dont il n'est sans doute pas permis de conjecturer. L'échéance prochaine mais qu'il serait absurde de rejeter comme un mythe.

(Fin) RILLON.

### GROUPE REGIONAL DE BEZONS

Samedi 8 février, à 20 h. 30, au bureau de tabac, Grande-rue, à Carrières-sur-  
Seine

### REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

Sur : LES ANARCHISTES DANS LE MOUVEMENT SYNDICAL

Orateurs : Pierre Lemeillour, de l'U. A. C. R.

### PROPOS PARISIENS

Le chourineur officiel, le bourgeois si vous aimez mieux, vient de faire tomber la tête d'un jeune homme de dix-huit ans, coupable d'un avow et bestial assassinat. Ce garçon n'avait même pas l'excuse d'avoir été entraîné à ce genre de sport pendant la dernière der des der » comme nettoyeur de tranchées. On comprend donc que les juifs et le soutient M. Droumeray l'ont envoyé éternuer une dernière fois dans le panier à son de l'heureable M. Delibler.

Des gens austères — ou considérés comme tels — des journalistes nous entraînent continuellement à cette vague de criminalité qui monte sans cesse. Les uns préconisent des remèdes « moralisants » pour cette jeunesse qui peut vivre sa vie, tout de suite, au prix des actes les plus fâcheux, les plus féroces. D'autres demandent une répression impitoyable. Pas de sensibilité, disent-ils, il faut « une justice » impitoyable.

Tous ont tort. Du reste, tous s'en foutent épouvantablement. C'est un simple prétexte à copier. Il ne faut pas connaître la gent de lettres et l'enseigne journalistique pour leur recommander autre chose que le simple souci de leur publicité de leur intérêt.

Ce n'est que pendant la guerre que Paul-Boncour adhéra au Parti socialiste. L'attitude des socialistes pendant la tourmente avait vaincu ses dernières résistances.

C'est dès 1920 qu'il commença à faire figure de chef. Les grandes grèves lui donnèrent l'occasion de se produire sans arrêt.

Un instant, sa popularité fut en passe d'éclipser celle de tous les autres chefs.

Mais la saison vint...

Le grand exploit de sa carrière est le vote de la loi à laquelle désormais son nom demeura attaché.

La loi Paul-Boncour, la loi qui prévoit l'organisation de la Nation en temps de guerre. Cette loi ignoble, criminelle, qu'il avait obtenu de son semblable.

Certes, il est pitoyable, profondément triste de voir toute une famille massacrée par un couple de jeunes sauvages qui n'ont d'autre idéal que celui de M. Ciron : jouer, se procurer de l'argent, par tous les moyens : seulement ces petits bourgeois ne vont pas à Décaville, ils se contentent de jouer à la belote au bar du coin et leurs maîtresses, pour n'être pas de la Comédie-Française ou du Palace, sont autant que ces porcs côteles, des prostituées.

Il n'est pas possible qu'ont été donné les conditions actuelles de vie, le régime que nous subissons, les bas sentiments de lauréat qui entretiennent les bourgeois, la criminalité, comme aiment les sociologues, ne croisse et embellisse. Il y a encore du bon temps pour les policiers et les magistrats.

Dès lors, les échafauds s'écrivent les bourgeois, coliques. Fondez des œuvres d'éducation, plongez les « moralistes » de la rue des Martyrs.

Des blagues ! Il n'y a qu'une solution, une seule ! Celle pour laquelle nous bataillons et qui fera cesser toute cause de crime individuel ou collectif.

Tant qu'il y aura des profiteurs et des escrocs, un Etat pour défendre le capital, investi au profit des nobles ouvrières de chantiers, il y aura des criminels, gros ou petits, seulement, ce ne sont pas les nobles, et par conséquent les moins courbés qui sont guillotinés. — Pierre Maudles

### SILHOUETTES...

## PAUL-BONCOUR

Ainsi, une fois de plus, les fiers doctrinaires l'ont emporté. Paul-Boncour et ses amis sont battus. Ils ne décamptent pas. Les bonzes antidiuviens de la production capitaliste à base de standards et sur les conséquences que l'extension des méthodes dites scientifiques, d'exploitation valent à la classe ouvrière nous dispensent de tirer une conclusion.

Paul-Boncour ne sera pas encore ministre. Ce n'est très certainement pas Léon Blum qui sera fâché...

Il attendra. Il sait attendre, du reste.

Cette participation, pour laquelle Renaudel, Boncour et leurs amis ont rompu de lances, sera-t-elle pour demain ? Qui vivra, verra !

...

De Paul-Boncour, on voudrait dire beaucoup de mal, rien que du mal. Et cependant, on ne peut se défendre d'une certaine considération à son égard.

Certainement, ce bourgeois démocrate, et patriote, attend beaucoup de choses de la participation de ses amis au pouvoir.

À l'encontre de certains chefs de son parti, il semble ne pas vouloir désirer le pouvoir, uniquement pour tous les avantages qu'il procure.

Dix fois, déjà, Paul-Boncour aurait pu, si l'avait été un ambitieux, impatient de parvenir, être ministre, voire président du Conseil.

Toujours, il a décliné les offres, son parti étant hostile à toute collaboration.

De plus, il est loyal. Il ne cherche à berner personne. Il n'est ni révolutionnaire, ni pacifiste.

La guerre peut venir : son attitude n'est pas tout à fait sûre. Il sera pour la défense nationale, à importé qu'il soit.

Cette attitude — pour ou contre nous — soit nette et franche, elle tranche dans un éclat vigoureux, sur la grisaille des réticences des Blum, de Paul Faure et des Zyromski, qui sont tout à la fois, ceci, cela... et autre chose.

Paul-Boncour et Renaudel, on sait à quoi s'en tenir.

...

Le patriotisme est la plus sotte des passions, et la passion des imbéciles, disait Schopenhauer.

Paul-Boncour, pour être d'un patriotisme acharné, est-il un imbécile ?

Nous ne le pensons point.

Oh, évidemment, il ne montre pas dans ses articles un esprit de finesse extrême. Et ses discours, s'ils sont tout vibrants d'un lyrisme éprouvé, ne brillent guère par la puissance de la logique ; ils émeuvent, mais ils ne persuadent pas...

Paul-Boncour, qui a peut-être plus de verme, n'est pas un homme de l'envolure de ce vieux décret d'Aristote.

Il n'a pas l'intelligence subtile et pénétrante de ce dernier, ni sa belle sagesse intuitive.

Oh c'est entendu, Briand ne sait rien, diront les cuistres tout glorieux de leurs parfums sordides. Il prend, à toute occasion, le rôle pour lequel il a été destiné : le rôle de l'imbécile.

Paul-Boncour, au contraire, est un présumé orateur, un homme loyal et intègre, mais il n'est pas d'un mérite extraordinaire, quant aux choses de l'esprit...

...

Cela n'empêche nullement Briand d'être un type fin comme l'ambre, et plus intelligent que tout un tas de galoches, gonflées de saufice officielle et toutefois farces de diplômes.

Paul-Boncour, au contraire, est un présumé orateur, un homme loyal et intègre, mais il n'est pas d'un mérite extraordinaire, quant aux choses de l'esprit...

...

Il a bientôt 56 ans, et il joue toujours les jeunes-premiers ministériels. Il est vrai que quelquefois il incarne aussi les grandes coquetteries, dans le répertoire Bourbon, ce qui est bien de son âge, après tout.

Secrétaire de la Conférence des Avocats (1898) il fut l'un des secrétaires judiciaires de M. Waldeck-Rousseau, qui, du reste, le tint également sur les fonts baptismaux de la politique, quand il devint, président du Conseil.

Lorsque Vivian fut nommé ministre du travail, c'est à Paul-Boncour qu'il confia la direction de son cabinet.

Des gens austères — ou considérés comme tels — des journalistes nous entraînent continuellement à cette vague de criminalité qui monte sans cesse. Les uns préconisent des remèdes « moralisants » pour cette jeunesse qui peut vivre sa vie, tout de suite, au prix des actes les plus fâcheux, les plus féroces. D'autres demandent une répression impitoyable. Pas de sensibilité, disent-ils, il faut « une justice » impitoyable.

Tous ont tort. Du reste, tous s'en foutent épouvantablement. C'est un simple prétexte à copier. Il ne faut pas connaître la gent de lettres et l'enseigne journalistique pour leur recommander autre chose que le simple souci de leur publicité de leur intérêt.

Ce n'est que pendant la guerre que Paul-Boncour adhéra au Parti socialiste. L'attitude des socialistes pendant la tourmente avait vaincu ses dernières résistances.

C'est dès 1920 qu'il commença à faire figure de chef. Les grandes grèves lui donnèrent l'occasion de se produire sans arrêt.

Un instant, sa popularité fut en passe d'éclipser celle de tous les autres chefs.

Mais la saison vint...

Le grand exploit de sa carrière est le vote de la loi à laquelle désormais son nom demeura attaché.

La loi Paul-Boncour, la loi qui prévoit l'organisation de la Nation en temps de guerre. Cette loi ignoble, criminelle, qu'il avait obtenu de son semblable.

Paul-Boncour et Robespierre, on a vu une dérisoire dans ce rapprochement. Pourquoi, après tout ?

Tous deux ont à peu près la même étroitesse de vue.

Paul-Boncour, comme Robespierre, se présente comme une teinte pâle, même perpétuelle poudrée à la morte.

Même teinte pâle, même perpétuelle poudrée à la morte.

Il manque à Paul-Boncour pour la faire de l'art, de la culture, de la poésie, de la philosophie.

Il manque à Robespierre pour la faire de l'art, de la culture, de la poésie, de la philosophie.

Il manque à Paul-Boncour pour la faire de l'art, de la culture, de la po



## EN HONGRIE

## Le mouvement syndicaliste

Nous reproduisons fidèlement ci-dessous, avec l'autorisation de notre interlocuteur et informateur, les renseignements qu'au cours d'une conversation amicale, notre camarade hongrois H. voulut bien nous donner sur le syndicalisme en Hongrie.

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire magyar traverse actuellement une crise comparable à celle qu'il surmonta vers 1910. Alors, les syndicats, auxquels les lois interdisaient, sous peine de dissolution, de préparer des grèves, de faire des collectes pour les soutenir, se disputaient des députés des fonds et entretenaient la agitation. Aujourd'hui, nous faisons recouper aux mêmes procès, mais au lieu de l'envisager, dans nos réunions clandestines, comme la lutte contre l'Etat et les patrons, nous devons étudier encore les moyens de déjouer les manœuvres de nos propres fonctionnaires et des chefs socialistes...

Vous savez que sous la République et la Commune, les socialistes participèrent au gouvernement. Ils fourrèrent à Karolyi des ministres, et à Béla Kun, des communistes. Quand vint la Révolution, l'élite du mouvement socialiste, les fondateurs du parti et les premiers animateurs des syndicats, tous ceux qui, pendant l'année rouge, avaient été les guides du prolétariat, furent condamnés à mort ou proscrits.

Alors, ceux qui s'étaient cachés ou fuyaient, il fallait décider et combattre, se rencontraient. Par la force des choses, ils devinrent les leaders de la social-démocratie. Pour conserver ce rang, ils n'hésitèrent pas, en 1921, à concurer un pacte d'infamie avec les dictateurs. Ils s'engagèrent par écrit à ne jamais protester contre la dictature, tant en Hongrie que dans les réunions et congrès internationaux ; ils jurent de n'entreprendre rien contre l'ordre établi, et pour récompenser leur basseesse, le Gouvernement leur a octroyé des sièges au Parlement et quelques grâces prépondérantes.

Ainsi s'explique que dans notre pays où tous les partis radicaux sont privés d'existence légale, où la propagande républicaine est rigoureusement interdite, où un homme aussi inoffensif qu'Inrvari est au prison pour l'opposition parce qu'il préside la Ligue des Droits de l'Homme, le parti socialiste a vingt députés à la Chambre, possède une librairie, édite des journaux.

La tactique actuelle consiste à recruter et à élire dans les rangs de la bourgeoisie des villes dont il sert les intérêts. Pour parvenir à cette fin, ses représentants au Conseil municipal de Budapest ont toujours voté pour le candidat présenté par Bethlen. L'autre partie, les socialistes dédaignent les intérêts et les revendications de la paysannerie. Ils n'ont cure des journalistes, petits fermiers et domestiques qui réclament le partage des terres et combattent la faim. Ils contribuent ainsi à assurer et à renforcer le antagonisme le plus réactionnaire des classes, et c'est pourquoi les révoltes qui incitent les paysans à se révolter vers le ciel, sont organisées par les syndicats, fonds et développer les coopératives de consommation. Ils représentent les intérêts funestes qui dévorent Ervin Szabó...

Le père de l'anarcho-syndicalisme n'existe pas.

Luc-méni. Son influence est toujours énorme sur les masses. Bien que mort depuis neuf ans déjà, par son œuvre et par ses disciples, il continue encore avec nous. Ce conservateur de la Bibliothèque municipale de Pest ne serait sans doute plus connu que des bibliothécaires et des économistes pour ses travaux de bibliothécaire et de Bibliothèque économique universelle, s'il n'avait été le théoricien et l'animateur de l'anarcho-syndicalisme. Le premier, il connaît l'influence néfaste des politiciens sur les syndicats ; il combat la mainmise du parti sur les organisations ouvrières. Aux dernières élections de 1927, il a scandale plus grand encore. Le professeur Sigismund Kuny, un des principaux doctrinaires du socialisme révolutionnaire depuis 1918, l'avait prononcé un important discours. Quand il monta à la tribune, on vit les leaders social-traitres honnêtement quitter ostensiblement la salle, pour éviter de saluer et d'applaudir celui qui fut leur maître et leur bienfaiteur, et ne pas se compromettre auprès du Gouvernement.

— Dans les syndicats, quelles sont les répercussions de ce conflit ?

Nous y menons une campagne parallèle. Partisans acharnés de l'Unité, nous n'avons pas entrepris de fonder des syndicats autonomes ; mais nous avons demandé et obtenu notre indépendance des syndicats, et nous proposons Léon Placard qui consistait à attaquer les anarchistes au manège. J'appelai au meeting organisé par les politiciens socialistes de la S. F. I. O. O.

Avons-nous accusé la tradition, d'être la seule responsable du faible nombre de nos adhérents ? Nous avons dit, par exemple, que notre Unité devrait compter cent mille membres, si une autre orientation avait été donnée à son activité. Il serait également ridicule de soutenir une telle thèse. Nous savons trop, hélas, les difficultés rencontrées pour faire pénétrer nos idées parmi les masses populaires. Nous connaissons trop les obstacles qui sont dressés sur notre chemin. Mais cependant, nous sommes de ceux qui pensons qu'en nous organisant plus sérieusement, en présentant des tâches concrètes, on ne verrait plus les assemblées générales squelettiques dont l'unité était une ostentation — qui n'est pas à leur honneur — nos camarades.

— Ah, nous disent-ils, il y a dix ans, ça marchait autrement. Examinons ce que vaut cette affirmation, il y a dix ans, nous étions au lendemain de la guerre, la grande vague révolutionnaire déferlait sur l'Europe entière. La C. G. T. comptait alors près de deux millions d'adhérents.

Enfin, bien que non partisan des « élites dirigeantes », pas plus que des « élites major » , à tout prendre, si nous n'avions pas les deux tribunes aux assemblées générales. Etais-je le cirque de Paris... ou plus simplement la salle de la maison commune de la rue de Bretagne. Le tirage du « Libertaire » ! Qui nous donne le chiffre énorme des exemplaires vendus ! Les manifestations ! disons qu'elles étaient presque toutes organisées en commun, avec les syndicats, puissants à l'époque.

Et puis enfin, admettons que l'Union était tellement forte, il y a un peu moins de dix ans ! Qu'est-ce qu'il a aménagé dans cette situation lamentable. Il y a deux jeunes bœufs. Ils l'ont trouvé telle, il y a deux ans trois ans et plus. Ce n'est pas toujours le malaise.

— Mais comment se fait-il que tous les ouvriers restent groupés autour du « Népszava » ?

C'est pour ne pas perdre définitivement. C'est notre seule arme. Elle est émoussée, mais, au moment opportun, on peut l'effiler et s'en servir encore efficacement comme le second. Il a le sens de son devoir et de ses responsabilités de classe ; il ne recherche pas les conflits, mais n'accepte résolument les suites, jusqu'à la victoire ou l'écrasement total. Enfin, il a la tenace volonté d'instruire. Aussi avons-nous organisé des cours, constitué des bibliothèques, etc. Le niveau intellectuel des corporatifs est aussi haut que celui des Allemands. La plupart connaissent diverses langues ; ils lisent beaucoup, et, s'ils moins de qualités d'invention que les Latins, ils possèdent une meilleure culture générale et plus de connaissances techniques.

— L'organisation du parti socialiste et celle des syndicats sont, en théorie, distinctes. Néanmoins, l'autonomie des syndicats est nominale. Leur direction appartenait, de fait, au parti. C'est de son Comité directeur que partent les ordres qui, par l'intermédiaire du secrétariat des syndicats, seront transmis à chaque corporation. Les fonctionnaires syndicaux sont désignés par le parti avec l'assentiment du Gouvernement. Ils jouissent d'un quasi immobilité : lorsqu'un d'eux, en effet, est révoqué par les syndicats, ceux-ci doivent lui verser une indemnité de congé, et ce seraient supérieure à celle qu'auront d'ordinaire les entreprises capitalistes. Pour éviter une telle dépense, bon gré mal gré, on conserve les mêmes fonctionnaires.

Vous apercevez ainsi comment, en suspendant les chefs syndicaux, les dictateurs conviennent, apparemment, entre des organisa-

des salaires, sous prétexte que la situation économique est incertaine.

La conséquence naturelle de ces manigances est une rupture absolue entre la direction du parti et les bureaucratiques syndicaux d'une part, et la masse des ouvriers de l'autre.

Cette scission se manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier. On voulut ramener le socialisme sur le terrain de la guerre des classes qu'il semble abandonner toujours davantage, empêcher que l'opposition révolutionnaire ne se transforme en collaboration parlementaire, dénoncer enfin la vénalité ou la lâcheté des députés de gauche.

— Dès la formation de ce groupe, le « Népszava », quotidien des social-traitres, édita une campagne de sabotage et de calomnie. Vagi organisa un meeting dans l'ancienne Chambre des députés. Les collaboracionnistes dirigés par le député Kubik se rendirent dans le gare de goudrons. Ils en vainirent la salle, escaladèrent la tribune, bâtonnèrent les orateurs. Vagi ne fut son

salut qu'à la fuite.

Le « Népszava » accusa Vagi d'avoir participé à la Commune. Dénonciation capable de couler la vie à ce dernier, et d'attirer plus ignoble qu'elle était lancée par d'anciens fonctionnaires soviétiques transformés en admirateurs de la Terre Blanche par les prébendes gouvernementales !

Bethlen n'intervint pas jusqu'au moment des élections municipales. Il espérait que notre propagande affaiblirait la social-démocratie et permettrait aux conservateurs d'accéder à un plus grand nombre de sièges, sans violer le pacte...

... Il se contenta d'interdire la publication d'un journal et de ne pas reconnaître officiellement notre parti. Malgré la pression des social-traitres qui faisaient l'incarcération de Vagi et des militants, il refusa d'intervenir, en alléguant qu'il n'avait pas la preuve de nos menées subversives.

— On entendons rester dans le domaine des idées, avions-nous dit, discuter avec loyauté et franchise : c'est toujours notre conception. Toutefois, si nos adversaires de tendance étaient absolument nous faire sortir de notre réserve, et malgré notre décret, nous étions alors à polémiquer, ce sera tant pis pour certains.

Nous n'avons jamais prétendu que la convocation du prochain congrès avait été la cause, la seule cause, du désaccord qui existait à la C. A. De même que nous ne voulons pas rejeter sur nos camarades la responsabilité de la rupture qui s'est produite. C'est d'un commun accord, avions-nous dit, que nous avons décidé de lancer un appel séparé pour la convocation du prochain congrès, parce que malgré la bonne volonté des uns et des autres il était impossible de trouver un terrain d'entente.

La tentation d'unilatéralité par certains, mieux vaut, n'en pas parler puisqu'elle n'avait de chance de réussir qu'à la condition de nous plier aux désiderats de l'autre.

— C'est pourquoi, à l'opposé, nous avons proposé de faire voter une proposition de tendance à l'assemblée générale, pour donner vie à l'U. A. C. R. Il était nécessaire de prendre part à toutes les manifestations. Cependant, nous avions qu'à la fin de l'assemblée générale de la Fédération parisienne, qui fut décidée à l'unanimité de ne pas prendre part au congrès.

— La révolte des étudiants, qui a commencé au début de l'année dernière, a été étouffée dans les rangs de la bourgeoisie des villes dont il sert les intérêts. Pour parvenir à cette fin, ses représentants au Conseil municipal de Budapest ont toujours voté pour le candidat présenté par Bethlen. L'autre partie, les socialistes dédaignent les intérêts et les revendications de la paysannerie. Ils n'ont cure des journalistes, petits fermiers et domestiques qui réclament le partage des terres et combattent la faim. Ils contribuent ainsi à assurer et à renforcer le antagonisme le plus réactionnaire des classes, et c'est pourquoi les révoltes qui incitent les paysans à se révolter vers le ciel, sont organisées par les syndicats, fonds et développer les coopératives de consommation. Ils représentent les intérêts funestes qui dévorent Ervin Szabó...

— Le père de l'anarcho-syndicalisme n'existe pas.

— Luc-méni. Son influence est toujours énorme sur les masses. Bien que mort depuis neuf ans déjà, par son œuvre et par ses disciples, il continue encore avec nous. Ce conservateur de la Bibliothèque municipale de Pest ne serait sans doute plus connu que des bibliothécaires et des économistes pour ses travaux de bibliothécaire et de Bibliothèque économique universelle, s'il n'avait été le théoricien et l'animateur de l'anarcho-syndicalisme. Le premier, il connaît l'influence néfaste des politiciens sur les syndicats ; il combat la mainmise du parti sur les organisations ouvrières.

— Dans les syndicats, quelles sont les répercussions de ce conflit ?

Nous y menons une campagne parallèle. Partisans acharnés de l'Unité, nous n'avons pas entrepris de fonder des syndicats autonomes ; mais nous avons demandé et obtenu notre indépendance des syndicats, et nous proposons Léon Placard qui consistait à attaquer les anarchistes au manège. J'appelai au meeting organisé par les politiciens socialistes de la S. F. I. O. O.

Avons-nous accusé la tradition, d'être la seule responsable du faible nombre de nos adhérents ? Nous avons dit, par exemple, que notre Unité devrait compter cent mille membres, si une autre orientation avait été donnée à son activité. Il serait également ridicule de soutenir une telle thèse.

— Mais comment se fait-il que tous les ouvriers restent groupés autour du « Népszava » ?

C'est pour ne pas perdre définitivement. C'est notre seule arme. Elle est émoussée, mais, au moment opportun, on peut l'effiler et s'en servir encore efficacement comme le second. Il a le sens de son devoir et de ses responsabilités de classe ; il ne recherche pas les conflits, mais n'accepte résolument les suites, jusqu'à la victoire ou l'écrasement total. Enfin, il a la tenace volonté d'instruire. Aussi avons-nous organisé des cours, constitué des bibliothèques, etc. Le niveau intellectuel des corporatifs est aussi haut que celui des Allemands. La plupart connaissent diverses langues ; ils lisent beaucoup, et, s'ils moins de qualités d'invention que les Latins, ils possèdent une meilleure culture générale et plus de connaissances techniques.

— L'organisation du parti socialiste et celle des syndicats sont, en théorie, distinctes. Néanmoins, l'autonomie des syndicats est nominale. Leur direction appartenait, de fait, au parti. C'est de son Comité directeur que partent les ordres qui, par l'intermédiaire du secrétariat des syndicats, seront transmis à chaque corporation.

Les fonctionnaires syndicaux sont désignés par le parti avec l'assentiment du Gouvernement. Ils jouissent d'un quasi immobilité : lorsqu'un d'eux, en effet, est révoqué par les syndicats, ceux-ci doivent lui verser une indemnité de congé, et ce seraient supérieure à celle qu'auront d'ordinaire les entreprises capitalistes.

— Mais comment se fait-il que tous les ouvriers restent groupés autour du « Népszava » ?

C'est pour ne pas perdre définitivement. C'est notre seule arme. Elle est émoussée, mais, au moment opportun, on peut l'effiler et s'en servir encore efficacement comme le second. Il a le sens de son devoir et de ses responsabilités de classe ; il ne recherche pas les conflits, mais n'accepte résolument les suites, jusqu'à la victoire ou l'écrasement total. Enfin, il a la tenace volonté d'instruire. Aussi avons-nous organisé des cours, constitué des bibliothèques, etc. Le niveau intellectuel des corporatifs est aussi haut que celui des Allemands. La plupart connaissent diverses langues ; ils lisent beaucoup, et, s'ils moins de qualités d'invention que les Latins, ils possèdent une meilleure culture générale et plus de connaissances techniques.

— L'organisation du parti socialiste et celle des syndicats sont, en théorie, distinctes. Néanmoins, l'autonomie des syndicats est nominale. Leur direction appartenait, de fait, au parti. C'est de son Comité

## Tribune d'Avant-Congrès

NOUS NE LES SUIVROUS PAS  
SUR CE TERRAIN, A MOINS QUE...

Des brocards, des sarcasmes, des sous-entendus, tel a été le ton de l'article paru, à cette même place, la semaine dernière, sous la signature de Maudès et Lécoin.

A dire vrai, nous n'avons été qu'à demi surpris. D'ailleurs, disons-nous, car, de la part de Maudès, cela n'étonne nullement. Il a confondu la tribune d'avant-congrès avec le « Propos du Partie », c'est là pour l'heure coutumière.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se réclamèrent encore des principes de la II<sup>e</sup> Internationale, quittèrent le parti et constituèrent le parti socialiste ouvrier.

— C'est la scission qui manifesta d'abord au sein du parti. Sous l'impulsion d'un gars du bâtiment, Istvan Vagi, nombre de camarades se

## TRIBUNE SYNDICALE

Les m. faits de la Rationalisation  
LE CHOMAGE EN AMERIQUE

Je m'excuse auprès des lecteurs du *Libertaire* de traiter une fois de plus une question qui l'a été tant de fois. Cependant, un fait nouveau assez typique vient à mon sens, d'être signalé : il démontre d'une façon indiscutable comment les rationalisateurs du système américain contre les travailleurs, avaient tout à faire pour dénoncer les méfaits et de condamner l'hypocrisie de certains militants de la C. G. T. qui se sont faits les champions de ce système, amenant inévitablement la misère pour la classe ouvrière. Il faut aussi dénoncer l'inertie de quelques autres qui sont restés inactifs et muets devant ce déplorable excès fort préjudiciable aux travailleurs.

Aujourd'hui, c'est d'Amérique, berceau du Taylorisme, qu'est née une aggravation du chômage qui nous vient la preuve de la nocivité de cette méthode.

Les rationalisateurs à la Dubreuil n'ont vraiment pas de chance ! Avoir tant vanti les bienfaits du système qui faisait de l'Amérique l'El Dorado du bien-être ouvrier et de la prospérité nationale, et patatras ! Après l'application de cette méthodologie, voire le dollar piquer une crise et enregistrer un embouteillage inouï des marchandises par les produits fabriqués, pour lesquels il n'y avait plus de débouchés, c'est vraiment jouer du malheur. Et, bien entendu, le premier geste de ce patron américain, tout aussi mérite que le nôtre, a été de flanquer dehors les artisans de sa fortune, dont il n'avait plus besoin, geste miséreux, pour ceux qui considèrent les travailleurs comme des êtres inférieurs, des machines à produire qu'en met au rancart dès qu'il n'en a plus besoin ou lorsque leur usure se manifeste.

Tout de même, les mafias prolos, qui las n'ont vu dans cette méthode que le moyen de gagner beaucoup d'argent d'avion autos et pianos, d'ailleurs achetés à crédit, doivent actuellement faire du taux des réflexions. Les voilà sur le pavé, à la recherche d'un introuvable travail. Car la crise est d'autant plus sérieuse qu'elle est aggravée d'une décompte financière.

Les journaux américains lancent le chiffre de 3 millions de chômeurs. Cette crise d'ailleurs, se complique encore de ce qu'au contraire de la chômage, il y a des problèmes de l'Amérique démocratique, comme dit l'autre, sur qui droit à quelques menues amouines en attendant des élections boursières. Ce sont la raisons plus que suffisantes pour la déclarer néfaste et la combattre sans ménagement.

## - PARMI LES LIVRES -

LA VIE DE SAINT-JUST  
par Emmanuel AEGERTER<sup>(1)</sup>

La mode des vies romancées connaît toujours la faveur du public et le nombre considérable de celles qui ont paru chez divers éditeurs depuis le « Shelley » de André Maurois, prouve suffisamment que les périodes de la vie des grands personnages de la légende ou de l'histoire trouvent toujours des acheteurs et des fervents.

Il vient de paraître une vie de Saint-Just dans laquelle M. Aegertier essaie de nous présenter sous une forme attrayante la courte existence de celui qui l'on a appelé le sphinx de la révolution. Tous les historiens qui ont porté leurs recherches sur cette période troublée ont été, en effet, inquiétés et séduits à la fois par l'influence de ce jeune aristocrate froid et hant, dominant l'assemblée de la convention et demandant dans des discours qui nous semblent aujourd'hui déclamations la tête des ennemis de la Révolution.

M. Aegertier a su dégager l'atmosphère dans laquelle avait vécu le jeune Saint-Just et les causes qui avaient déterminé la période révolutionnaire : vers 1787, *de souds mouvements se produisaient dans les campagnes d'origine économiques, les mauvaises récoltes, la survie d'inadmissibles privilégiés animaient les masses incertaines, petite noblesse et clergé déclinaient les auxiliaires des philosophes pour la propagation d'idées qu'un M. Châpelle aurait qualifiée de subversives.*

C'est dans même un cercle d'amis, à Reims, que le jeune Saint-Just sentit passer le souffle qui l'enverra plus tard : les songes vagues de son adolescence le reprirent et nous sentons que l'auteur dit vrai quand il écrit : *que les vingt ans de Saint-Just se dévouaient à un monde.*

On a voulu reprocher à St-Just une froideur au fait qu'il a demandé la mort de Louis XVI et de certains hommes qu'il considérait comme néfaste à la Révolution, cette froideur provient de son amour de la justice intégrale, car il ne se servit jamais de son influence pour se servir personnellement de ses ennemis, la meilleure preuve, c'est la non exécution par les tribunaux révolutionnaires de notre royal, M<sup>me</sup> Gellé, qui avait provoqué par resserrement personnel son échec lors des premières élections.

Ses véritables débuts datent du 13 novembre 1792, c'est à l'occasion de la situation juridique du roi de France qu'il demanda la parole, ce discours fut un coup de maître, et un véritable triomphe : d'une voix nette, froide, il lassa tomber sur l'assemblée la série d'arguments de laquelle il rassortit que le roi devait être jugé, non en citoyen, mais en ennemi et en rebelle, car un roi, quel qu'il soit, est condamné par la nature du fait qu'en *ne peut régner innocemment*. Le lendemain, les juges apprirent à la France entière le nom de Saint-Just. C'est encore lui qui, prenant la parole après la plaidoirie de De Séze, décida de la mort du roi, et qui, passant au vote, affirma par l'action la culpabilité qu'il vient de démontrer en théorie.

Charge de différentes missions aux armées, il sera patriote, mais pas à la manière de nos généraux gâtés et imbibés ; on le vera charger à Fleurus, l'épée à la main, empanaché de tricolore à la tête des colonnes sous le feu le plus violent. Et puis, viendra le 9 thermidor, un tas d'hommes têtus et malhommes, de « tatars » de l'empire réunis à abattre Robespierre et Saint-Just, et ce dernier se laissant aller à son destin dédaigné même de faire le discours qu'il avait préparé pour sa défense.

La pièce est bien montée, les scènes se présentent avec logique. Le dialogue contient la critique et l'exposé de certains problèmes qui nous préoccupent d'une façon toute spéciale ; à ce sujet, je recommande la tactique dont on s'est débarrassé dans l'usine, des malveillants et des paresses, qui espère que nous saurons en appliquer une semblable dans une société libertaire.

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

La pièce est bien montée, les scènes se présentent avec logique. Le dialogue contient la critique et l'exposé de certains problèmes qui nous préoccupent d'une façon toute spéciale ; à ce sujet, je recommande la tactique dont on s'est débarrassé dans l'usine, des malveillants et des paresses, qui espère que nous saurons en appliquer une semblable dans une société libertaire.

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !

Il est bon, surtout dans cette Bretagne, si énervée encore dans le cléricalisme et l'ignorance que de telles pièces soient représentées car au contraire du cinéma et des spectacles bourgeois, le plus part des temps idiots et démodés, de tels drames font réfléchir les spectateurs sur les misères qui les oppriment, et un peuple qui pense n'est pas à moitié sauvé et libéré !